

Chapitre 1

Je suis commissaire-priseur. J'exerce ce métier depuis quelques années déjà, en fait pratiquement depuis que je me suis enfui du domaine familial. Rien, pourtant, ne semblait m'orienter vers cette carrière, mis à part les cours d'histoire de l'art que j'ai suivis à l'université, et mon intérêt soutenu, depuis toujours, pour les objets antiques. Tout me prédestinait plutôt à succéder à mon père dans la conduite des opérations de son domaine. J'avais le talent et l'ambition pour assurer sa relève. Il a fallu un événement funeste pour que je laisse tout tomber et que je m'évade, en quelque sorte, de l'emprise que m'imposait ce parcours sans histoire.

À mon arrivée à Paris, j'ai revu une vieille connaissance. Ayant tout abandonné derrière moi, je me sentais passablement perdu dans une ville que je visitais pour la première fois. J'avais cependant gardé contact avec Martin, un ami d'enfance élevé dans la même région que moi. Nous avons fréquenté les mêmes écoles. Il s'était trouvé un emploi dans la capitale, où il habitait depuis. Il fut des plus surpris lorsque j'ai cogné à sa porte.

— Ah, c'est pas vrai! Gabriel! Qu'est-ce que tu fais ici?

Il m'a pris dans ses bras, en poussant un rugissement, et il m'a serré la main avec une telle vigueur que je porte encore la trace de ses doigts. Nous sommes sortis pour dîner au restaurant et je lui ai raconté mes derniers avatars. Il semblait très peiné. Il aimait beaucoup mon frère, comme tout le monde. Nous avons discuté d'un tas de choses. Le temps a filé sans se faire remarquer.

— Bon, c'est pas tout, ça. Je dois me lever aux aurores demain. Viens, tu t'installes chez moi, le temps qu'il te faut.

Sacré Martin. C'était vraiment un chic type. Il y avait bien deux ans que je ne l'avais pas vu. Le retrouver devant moi, avec sa chaleur habituelle, me procurait mon premier moment d'accalmie depuis mon départ. Et je n'étais pas au bout de mes heureuses surprises.

— Au fait, tu as pensé à ce que tu voulais faire comme boulot?

Non, je n'y avais pas encore songé.

— Aucune idée. Tu sais, je ne suis pas beaucoup sorti du domaine. Je me sens un peu désemparé, mais, en même temps, je suis ouvert à toutes les possibilités.

— Tu ne m'avais pas écrit que tu suivais des cours en...

— En histoire de l'art.

— Oui, c'est ça. En histoire de l'art. Eh bien,

le hasard me prouve une fois de plus à quel point il est important de croire en lui. J'ai justement besoin d'un assistant pour une vente aux enchères dans quelques semaines. Quelqu'un qui pourrait me rédiger et lire des petits textes de présentation, sur chacune des babioles de l'encan. T'as une bonne voix. T'aimes parler, hein, que je me souviene, tu avais toujours à peine le temps de respirer entre deux envolées verbales. Alors, qu'en penses-tu?

— Eh bien, c'est assez inattendu...

— Vendu! Un, deux, trois! Tu vas voir, tu vas adorer.

Et c'est ainsi que tout a débuté. Je quitte le domaine ancestral auquel je semblais lié pour le reste de mes jours, et, aussitôt parti, le sort se charge de m'héberger et de me dénicher un emploi. Ça augurait plutôt bien. Ce soir-là, j'ai eu beaucoup de mal à m'endormir, comme les soirs précédents, mais, cette fois, c'était à cause de l'excitation, et non de l'amertume.

Martin m'a donc fait embaucher. Je me suis mis à la tâche dès le premier jour. Il m'a fait voir tous les objets qui allaient être vendus prochainement. Il y avait des candélabres de style empire, une commode anglaise du dix-huitième siècle, un tableau de Georges Rouault, deux cartels, des bijoux, et ainsi de suite. Cent soixante lots en tout. J'ai démarré mes recherches descriptives sur chacun. Ce n'était pas très difficile. Mes étu-

des m'avaient fourni une méthodologie solide pour rechercher des informations appropriées. Avant l'échéance dictée par l'imprimeur, j'avais fourni tous les sommaires, révisés par Martin, et mis en page par mes soins. Le catalogue allait pouvoir être livré à temps. Martin était enchanté.

— Bon départ, mec, bon départ. N'oublie pas de faire tes vocalises. Dimanche prochain, tu vas annoncer chacun de ces gentils lots.

J'étais un peu nerveux, mais ça ne m'inquiétait aucunement. J'avais toujours possédé une certaine aisance pour parler. Je n'avais qu'à apprendre suffisamment les textes et tout irait bien. Le dimanche arriva. Martin, en verve, faisait monter les enchères, avec une virtuosité qui m'étonnait et qui me faisait presque pouffer de rire. Ce fut une démonstration instructive. De mon côté, j'ai lu tous les textes d'une voix claire, sans hésitation, sans me tromper une seule fois. La journée fut parfaite. Nous avons accepté les félicitations d'usage avec une fierté non dissimulée.

Martin et moi formions un tandem hors pair. Il m'initia aux rudiments du métier de commissaire-priseur, mais, à ses dires, j'affichais déjà des dispositions solides. On m'avait déjà dit ça. C'était, par exemple, dans les mêmes termes que mon père me complimentait lorsqu'il m'entendait commenter un vin, les seules fois où il

semblait s'intéresser à moi autrement que pour ma valeur ouvrière.

Sans vraiment le décider, j'ai entrepris les démarches nécessaires. Je prenais des cours de droit pour compléter ma formation en vue de devenir moi aussi commissaire-priseur. J'emménageai bientôt dans mon propre appartement, tout près de celui de Martin. Nous nous rendions ensemble à l'hôtel où se tenaient les ventes aux enchères. La copine de Martin, Caroline, se joignait souvent à nous pour le repas du soir que nous prenions encore ensemble par habitude. C'était une fille passionnée, essoufflante même. Elle avait toujours un mot d'esprit à la bouche et riait sans arrêt. J'étais d'ailleurs un de ses sujets favoris. Elle espérait bien me faire rencontrer une petite amie, et elle invitait régulièrement, à cette fin, des collègues de travail. Je restais sensible à ses tentatives, mais aucune ne me plaisait plus de quinze jours. Probable que je cherchais trop un modèle comme Annie.

J'écrivais scrupuleusement à ma mère chaque lundi soir. Je prenais de ses nouvelles, jamais celles de mon père. Je lui racontais ma petite vie, déjà bien adaptée au rythme frénétique de Paris. Ma mère s'ennuyait de moi. Elle était encore très attristée par mon départ, je le sentais dans le ton de ses lettres. Elle me racontait l'évolution des travaux, les résultats des ventes, les colères de mon père. Ces colères, je le savais, n'étaient

jamais destinées à ma mère, seule personne à trouver grâce à ses yeux. Pourtant, ma mère aurait dû savoir que me parler de cette marque de commerce typique de mon père nourrissait mon ressentiment, au lieu de me faire sourire, comme elle le souhaitait sans doute. Quoi qu'il en soit, je faisais de mon mieux pour la rassurer. Je voulais surtout qu'elle sache que je ne lui en voulais pas du tout, et que dans cette histoire, au contraire, elle et moi étions liés par la même déveine. C'est mon père, et lui seul, que j'avais fui. Je comprenais cependant ma mère d'être inconsolable après avoir pratiquement perdu ses deux fils en l'espace de quelques jours. Mais je me sentais incapable d'en faire davantage. Même me rendre au domaine pour visiter maman, qui m'invitait sans cesse, était au-dessus de mes forces. J'en ressentais une culpabilité sournoise, que je m'empressais d'enfouir sous mon animosité obstinée envers mon père.

Et puis, je venais enfin d'être reçu dans la profession. J'avais désormais l'autorisation d'exercer le métier de commissaire-priseur. Il ne restait qu'à attendre l'occasion. Comme toujours, elle se présenta sans avertissement. Je fus un jour appelé à remplacer Martin au pied levé. Il était rivé au lit avec une fièvre inexpugnable, et il n'y avait personne de disponible pour prendre la relève. En dépit de mon manque d'expérience, on se tourna vers moi pour me demander d'as-

surer la fonction de commissaire-priseur cette journée-là. Je connaissais déjà les lots puisque je m'étais exercé à lire leur texte de présentation en prévision de la vente. Mais en apprenant que j'allais devoir diriger les enchères par-dessus le marché, j'ai eu du mal à demeurer calme.

— Certainement. Je ferai du bon boulot.

Ma fausse confiance rassura la direction. En réalité, j'étais mort de trouille. Lire les textes de présentation pendant plus de deux heures, c'était déjà épuisant en soi. Animer les enchères en plus, cela relevait de l'exploit, surtout qu'il s'agissait d'une première dans mon cas. On croit que jouer au commissaire-priseur, ça consiste à dire un, deux, trois, quand tout le monde a cessé de parler, et de taper avec un petit maillet sur un bloc de bois pour officialiser la vente. Je voudrais bien vous y voir. Un bon commissaire-priseur doit posséder un solide sens de l'observation, repérer sans erreur, et dans le bon ordre, toutes les mains qui se lèvent, sans se laisser berner par ceux qui ne font que se gratter le sommet de la tête ou ajuster leur cravate. Il faut établir la mise de départ d'une manière appropriée, pour ne pas intimider les acheteurs, augmenter le montant des enchères proportionnellement à la valeur déjà atteinte, bien doser les moments d'hésitation, arbitrer les contestations, annoncer clairement le résultat final, et, surtout, bien repérer l'acheteur. Si on ajoute à ça la petite

touche d'humour de temps à autre pour alléger l'atmosphère et le fait de parler clairement pour être entendu de tous, on conçoit que tous les ingrédients d'une performance théâtrale digne de ce nom sont réunis.

Mais le soir venu, j'étais en pleine forme, gonflé à bloc par un petit cognac revigorant, destiné à apaiser mon trac. J'avais fière allure dans mon complet sévère. Ma coupe de cheveux était impeccable et j'avais même poussé l'audace jusqu'à mettre un peu de noir sur mes cils. Ces petits détails ont leur importance, on ne saurait les sous-estimer. Le client acheteur doit éprouver une certaine sympathie envers le commissaire-priseur. Il faut savoir susciter cette sympathie. Autrement, il est moins incité à acheter. C'est comme ça.

Tout se déroula à merveille. Les ventes allèrent bon train, les lots rapportèrent même plus que prévu. Je ne fis qu'une seule erreur, celle d'annoncer une lithographie de *Dalvador Sali*. Mais cela fit rire, et j'ai réalisé ensuite une de mes meilleures enchères de la soirée. À un autre moment, j'ai frappé trop fort avec mon maillet; le manche s'est brisé, et la boule est allée valser, sans dommage, heureusement, sur la robe de soirée d'une cliente assise au premier rang. À la fin, j'étais épuisé, mais content de moi.

Fort de ce succès, j'ai eu l'occasion de plus en plus souvent de prendre en charge de

petites soirées. Tout se goupillait parfaitement car le chiffre d'affaires de notre bureau d'études s'améliorait, la clientèle affluait, les profits allaient bon train. Martin, loin de me jalouser, comme j'aurais pu le craindre à la suite de mon ascension rapide, était tout au contraire fier de m'avoir dépisté. Cela l'arrangeait même, pouvant ainsi bénéficier de quelques soirées supplémentaires avec sa compagne.

Mes jours se déroulaient donc plutôt bien. Je songeais souvent au domaine, si calme en comparaison de cette ville populeuse et nauséabonde. J'aurais voulu revoir ma mère, mais je me sentais encore trop rancunier pour affronter mon père. Et ce n'est pas ma mère qui serait venue me rendre visite, ayant à peine le temps de répondre à mes lettres, et qui avait la phobie des transports. Je m'ennuyais un peu, livré à moi-même sans grand intérêt. Je compensais en travaillant comme un forcené. Bref, mon existence suivait son cours paisible, et j'assistais d'une manière placide à son cheminement quotidien, avec le sentiment d'être au moins à l'abri de soubresauts imprévus et déstabilisants.

Et puis, comme souvent lorsqu'on s'assoupit doucement sur notre devenir, arriva cette soirée où, de nouveau, tout a chaviré, m'entraînant dans des directions insoupçonnées. Quand je reconsidère aujourd'hui l'enchaînement des événements, je ne peux m'empêcher de délibérer

sur la lourdeur des conséquences qui guettent le moindre de nos gestes.

Ce soir-là, j'étais chargé de ma plus grosse soirée d'enchères. On me l'avait confiée car on connaissait mes antécédents vinicoles. Or, justement, le lot le plus attendu par les nombreux acheteurs, qui envahissaient notre plus grande salle de ventes, était constitué par une caisse de six bouteilles datant du début du dix-huitième siècle. Des bouteilles de trois cents ans, découvertes par hasard lors de travaux dans un petit hôtel du Marais. Dûment expertisés, ces précieux flacons de verre étaient mis en vente par leur propriétaire.

Je me souviens encore quand Charles, un de nos assistants, me fit venir dans la voûte où nous remisons les lots en attente.

— J'ai quelque chose à te montrer. J'espère que tu es bien réveillé, car le choc va être brutal.

— Eh bien, ça doit être exceptionnel.

— Pas seulement exceptionnel : unique et prodigieux.

Charles, avec des airs de conspirateur, m'entraîna vers une table et retira une couverture qui masquait une caisse en bois. Une caisse en bois, des plus banales, si on exceptait le fait qu'elle avait pris passablement d'âge. Mon œil averti lui attribuait quelques centaines d'années.

— C'est ça, ta Joconde?

– Attends.

Il souleva délicatement le couvercle, qui n'était pas scellé. Il retira lentement une couche de paille en surface.

– Jette un œil.

Je me suis penché, amusé et curieux. Mais je ne voyais, sur le dessus, qu'une vulgaire bouteille en verre, légèrement déformée, renfermant un liquide brunâtre. Je comprenais mal l'excitation de Charles.

– Alors?

– Alors? Toi, fils d'un viticulteur renommé, c'est tout ce que tu trouves à nasiller devant ce trésor?

– C'est du vin, j'imagine?

– Du vin! Quel profane tu fais! Regarde mieux. Tu n'as pas là un vin. Ce que tu contemples, ici, c'est une boisson digne des dieux, six bouteilles parfaitement conservées du plus prodigieux des nectars. Six bouteilles de Tokay Eszencia offertes à Louis XIV, en 1712...